

## Collection « Actualité de la psychanalyse »

dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut point la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre, et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

# Au seuil du texte : le sujet

DU MÊME AUTEUR :

*Au seuil de l'inconscient, le premier entretien*  
Paris, Payot, 1996

Eva-Marie Golder

# Au seuil du texte : le sujet

Collection « Actualité de la psychanalyse »

The logo for Érès Editions features the word "Érès" in a stylized, lowercase serif font. The letter "é" is notably larger and more decorative than the other letters. A small, vertical rectangle containing the word "Éditions" is positioned between the "é" and the "r".

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3546-2  
Première édition © Éditions érès 2005  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC)  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,  
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## Table des matières

Prolégomènes .....	7
Introduction .....	13
1. L'ENFANT LECTEUR	
Les bébés lisent le monde .....	19
Un praticable se met en place .....	25
Les deux lectures d'un cas clinique .....	28
L'incidence du signifiant .....	32
2. L'ENTRE-DEUX-TEXTES	
Du lien complexe entre clinique et théorie .....	41
Le premier texte .....	43
Le stade du miroir – écriture d'un deuxième texte .....	50
La constitution de l'objet et du fantasme .....	56
Le phallus.....	59
Le rassemblement des éléments signifiants .....	64
Lectures croisées .....	67

### 3. UN TEXTE EN TRAIN DE S'ÉCRIRE

Le corps écrit .....	73
Les avatars de l'Œdipe.....	79
Se dégager de la Chose maternelle .....	83
La construction de la métaphore .....	87
Comment se dégager de la mère .....	89
Apprendre à parler avec le moyens du bord .....	96
Revisiter nos signifiants.....	101

### 4. UN TEXTE EN QUÊTE D'AUTEUR

Le texte aboli .....	109
Une clinique de l'autisme et de la psychose.....	113
Les accidents de l'accès au signifiant .....	119
Écrire un texte pour s'arrimer à l'histoire.....	127

### 5. TRADUIRE, UNE ÉCRITURE JUBILATOIRE

Écrire le néant .....	135
L'enfant autiste – un traducteur .....	140
La langue maternelle .....	146
La contrainte de la langue .....	149
Bibliographie .....	156

## Prolégomènes

« Si enfin on admet que les souvenirs ne se projettent pas d'eux-mêmes sur les sensations et que la conscience les confronte avec le donné présent pour ne retenir que ceux qui s'accordent avec lui, alors on reconnaît un texte originaire qui porte en soi son sens et l'oppose à celui des souvenirs : ce texte est la perception même <sup>1</sup>. »

\*  
\*   \*   \*

La vie d'un enfant est scandée par des moments de découverte extraordinaires. Comprendre que des formes alignées les unes derrière les autres, se répétant inlassablement, sont des signes, des lettres, des mots, bref, savoir lire peut être un moment de jubilation unique pour lui. Comprendre la plaisanterie, la polysémie des mots, apprendre à jouer avec eux, est un affranchissement. Alberto Manguel et Françoise Dolto nous en font un récit plein de saveur : le premier raconte sa découverte de la lecture et la seconde nous montre dans une petite vignette, comment un bébé saisit la plai-

---

1. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945, p. 29.



santerie. Ce sont des moments de grâce au cours desquels a lieu une mutation importante.

\*  
\*   \*

Alberto Manguel a 4 ans lorsqu'il s'aperçoit qu'il y a un rapport entre l'image d'un garçon qu'il avait contemplée tant de fois dans un livre et le mot qui était écrit au-dessus de lui, « ces sévères formes noires, [...] comme si le corps du garçon – boy – avait été partagé en trois figures bien distinctes : un bras et le torse, b ; la tête coupée, d'une rondeur parfaite, o ; et les jambes mollement pendantes, y. Je dessinais des yeux dans le visage rond, ainsi qu'un sourire et je remplissais le rond du vide du torse. Mais ce n'était pas tout : je savais que ces formes n'étaient pas seulement le reflet du garçon au-dessus d'elles, mais qu'elles pouvaient aussi me dire exactement ce que faisait ce garçon, bras tendus et écartés. *The boy runs*, disaient les formes : le garçon court ». Il n'était pas dupe. Il avait compris également que cette lecture lui était possible parce que la nurse qui s'occupait de lui avait lu et relu ces mots pour lui. « Il y avait là du plaisir, mais un plaisir qui s'usait. Il n'y avait pas de surprise. » La révélation est venue plus tard, dans la voiture, en voyage, lorsque brusquement, au passage d'une publicité, il découvre ces mêmes formes, jamais vues et pourtant reconnues. « J'entendais dans ma tête ces traits noirs et ces espaces blancs métamorphosés en une réalité solide, sonore, pleine de sens. » Face à ces mots, il comprend brusquement qu'il est capable de « transformer des traits nus en réalité vivante ». Un sentiment de triomphe l'envahit : « J'étais tout-puissant. Je savais lire <sup>2</sup>. »

\*

Dans son livre *Au jeu du désir*, Françoise Dolto décrit sa rencontre avec un bébé de 9 mois au jardin public. Pour l'amuser, elle lui donne son chapeau qui finit par devenir l'objet d'un échange tout à fait singulier. En effet, après en avoir exploré un certain nombre d'utilisations, l'enfant s'en désintéresse. Comme elle a envie de continuer la relation, elle se met à jouer à cache-cache avec le chapeau en soulignant chaque apparition et disparition avec un :

---

2. Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, Actes Sud, 1998, p. 18.

« Chapeau ! – Pas de chapeau ! » Mais le petit Jacques est un enfant réservé, il ne se manifeste guère face à ces efforts de conversation. Alors, Françoise Dolto s'arrête, constatant : « Bon, pas de chapeau. » Et là, l'enfant attend un moment, puis s'agite. La conversation semble désirée. Prenant cela pour un appel, elle continue et répond à chaque nouveau signe de la part de l'enfant.

« Nous continuâmes ce petit jeu un temps, et puis, pour m'amuser, voulant, comme on dit, faire une blague, je commençais à prononcer *les mêmes phonèmes en inversant les gestes qui les accompagnaient* ; je m'amusai à dire :

– Chapeau !

en faisant disparaître l'objet, et :

– Pas de chapeau !

en le montrant. Jacques se mit tout à coup, et pour la première fois de sa vie, à rire aux éclats, ce qui, vous le pensez bien, me surprit autant que sa mère ! Un rire ! un rire qui s'arrêtait, roucoulant dans sa gorge, pour attendre ce que j'allais faire <sup>3</sup>. »

\*

Deux situations de découverte du mot, deux jubilations, deux étapes d'une vie. Il y en a d'autres, moins jubilatoires, mais ô combien nécessaires, comme l'illustre la merveilleuse nouvelle de Frank O'Connor *My Oedipus Complex* <sup>4</sup>. Il y raconte le grave conflit qui oppose un garçon à son père qui revient de guerre, interrompant ainsi les délicieuses privautés qu'il vit jusqu'alors dans la chaleur du lit maternel. Pendant des années, la présence du père est courte, ponctuée par des apparitions tard dans la nuit, une silhouette habillée de khaki qui se penche sur l'enfant endormi à la lueur d'une bougie, des disparitions marquées par des bruits de bottes qui s'estompent au loin sur le pavé après un bref claquement de porte. Cela ressemble au Père Noël, à la fois attendu et craint. D'autant plus craint, d'ailleurs, qu'il y a ce problème du lit. Se trouver brusquement coincé entre les deux parents, lorsqu'il arrive le matin pour profiter de la chaleur du lit, n'enchanté guère Larry. Puis un jour, au lieu de remettre l'uniforme et de repartir, ce père s'habille en civil et reste – et qui plus est, la mère a l'air contente comme tout.

3. Françoise Dolto, *Au jeu du désir*, Le Seuil, 1981, p. 9.

4. Frank O'Connor, *My Oedipus Complex and Other Stories*, Penguin Books, 1963, p. 21-31, traduction personnelle.

L'histoire du lit commence à tracasser le petit Larry. Voilà des mois qu'il a essayé de dire à sa mère que ce n'était pas la peine de faire deux lits alors qu'ils pourraient dormir dans un seul et qu'elle lui a expliqué que c'est plus sain de cette façon ; et voilà que maintenant cet homme, cet étranger, dort avec elle, sans aucun respect pour sa santé, dans le même lit. Il observe petit à petit que l'intrus cherche à éloigner sa mère de lui, ce qui le met dans une rage indescriptible, d'autant plus que sa méthode pour y parvenir lui échappe totalement et qu'il ne peut pas s'imaginer ce qui attire tant sa mère. Cet homme n'est pas séduisant. Il a un accent commun et fait du bruit quand il boit son thé. Mais peut-être est-ce en rapport avec ce qu'il fait, par exemple lire les journaux ou fumer la pipe ? Larry se met donc à fabriquer des nouvelles pour les lire à sa mère, mais rien n'y fait. Ou alors, pense-t-il, c'est le fait de fumer la pipe, chose tout de même très attrayante ? Il se met donc à prendre les pipes à son père et à se promener dans la maison en faisant mine de les fumer, jusqu'à ce qu'il se fasse attraper. Il fait même du bruit en buvant son thé, mais là, les foudres maternelles tombent sur lui. « Tout semblait tourner autour de cette habitude malsaine de dormir ensemble, si bien que je me faisais un point d'honneur de surgir brusquement dans leur chambre à coucher, de prendre un air affairé, à parler tout seul à haute voix, pour qu'ils ne se rendent pas compte que je les observais eux, mais j'avais beau chercher, je ne les voyais jamais en train de faire quelque chose de particulier. Une chose finit par m'apparaître de plus en plus nettement. Ça devait avoir un rapport avec le fait d'être adulte et d'échanger des bagues, et alors je compris qu'il fallait que j'attende. »

\*

« Quelques mois après le début de son traitement, Louise trouve dans la boîte à jouets de mon bureau un petit loup en plastique. "Je suis Lou, le petit loup des steppes". » Fillette autiste qui travaille avec Marie-Christine Laznik-Penot, Louise est un des enfants que l'auteur présente dans son passionnant livre sur la question de l'autisme. Comme tant de fois, Louise répète ainsi « dans une espèce d'écholalie différée » des bouts de phrases d'une histoire entendue sur un disque qu'on lui fait écouter. Mais cette fois-ci, un lien est perceptible avec un objet support d'une représentation possible. Enfin quelque chose pourra s'incarner à la fois sur le plan imaginaire et sur le plan symbolique. Un scénario est

amorcé, une représentation d'elle-même apparaît, car Lou est le sobriquet que sa mère lui donne. Langage, histoire, relation à la mère, tout se noue là à un signifiant qui enfin représente cet enfant en tant que sujet auprès d'un autre signifiant. « Quelque temps plus tard, un autre énoncé, là encore déconnecté de tout contexte et lancé à la cantonade, frappe mon oreille : "rivière profonde". J'interroge le père, présent à cette séance. Il reconnaît une des strophes de la chanson "Aux marches du palais". Il la lui chante, Louise la reprend ; elle la connaît par cœur et peut la débiter automatiquement. Mais à mon étonnement, elle jubile quand elle entend son père lui dire : "Il y a une tant belle fille" – c'est la première fois que le signifiant "fille" la touche <sup>5</sup>. »

\*

« Aurore se trouva poussée chez moi par sa voisine de palier qui ne supportait plus de l'entendre ; sa voisine, son mari, ses amis, tous la précipitèrent dans le cabinet de l'analyste. Elle y vint. Aurore parla sans préambule comme si elle poursuivait un dialogue interminable de cette souffrance qui l'envahissait et embolisait sa vie entière. Elle était habitée par la pensée d'une femme (étrangère) qui travaillait avec son mari et qui ne la laissait pas en paix. Elle semblait passer son temps à accumuler les indices qui faisaient preuve pour elle, sans que je sache de quoi, et la mettaient dans des états de violence qui commençaient à l'inquiéter.

Si les relations extraconjugales n'étonnent plus grand monde aujourd'hui, quelque chose dans ce discours récité en voix off ne me permettait pas une seconde d'imaginer une quelconque liaison extraconjugale. C'est vraisemblablement qu'elle non plus ne l'imaginait pas, c'était une jalousie qui n'éveillait pas le moindre soupçon d'une scène quelconque. À croire que quelque chose là ne pouvait pas se penser et pourtant, elle ne parlait que de ça.

Je m'étonnais en la questionnant sur les faits qui étayaient sa position, quand elle me confirma cet impensable par un terme inopiné : "Vous comprenez, me dit-elle pour me donner des preuves supplémentaires, comme ils travaillent ensemble, ils ont chacun leur chambre."

M'étonnant de ce terme, elle n'en trouva aucun pour me décrire le lieu où ils travaillaient. Seul le terme de chambre était là

---

5. Marie-Christine Laznik-Penot, *Vers la parole*, Denoël, 1995, p. 170.

pour dire l'évidence. Mais l'évidence de quoi, de quelle autre scène elle me parlait ?

Cette chambre désignait pour elle tous les lieux, bureaux, pièces, etc., sauf bien entendu ce que ce terme désigne habituellement.

Si j'insiste pour camper ce premier entretien, c'est que dans le repérage de ce terme de "chambre" se trouvait en germe la "pièce maîtresse" à partir de laquelle se construisait le délire de la persécution <sup>6</sup>. »

\*  
\*   \*

Cinq vignettes, cinq situations qui montrent combien parfois un seul mot peut être brusquement promu à la place de pierre angulaire dans une vie. À partir de là, rien n'est plus comme avant.

---

6. Catherine Kolko, *Les absents de la mémoire*, érès, 2000, p. 44.

## Introduction

J'ai appris à écrire grâce à mon prénom. Je me souviens encore de mes premiers essais d'écriture : tel que je le faisais, avec sa série de dents, le E majuscule de la première partie ressemblait davantage à un râteau qu'à une lettre, mais j'étais persuadée qu'il devait en être ainsi. Mon prénom n'ayant pas fait l'unanimité entre mes parents, j'ai entendu très tôt déjà les justifications d'un tel choix par la bouche de ma mère, femme très croyante, d'une ferveur piétiste. Eva, la première femme de la Bible ! J'en voyais une belle illustration dans la bibliothèque de mes parents sous la forme d'une reproduction d'un primitif italien. Ève y était figurée avec une chevelure magnifique qui lui descendait jusqu'aux cuisses, couvrant au passage ce sexe dont je soupçonnais, grâce aux allusions de ma mère, l'impact déterminant sur l'histoire de l'humanité tout entière. Un peigne donc, ce E, pour une chevelure dont la sensualité ne pouvait échapper à personne. Le M majuscule de la deuxième partie de mon prénom faisait office de manteau, tel que je l'imaginai porté par la Vierge Marie, autre femme biblique dont la pureté m'était toujours donnée en exemple. À moins qu'il ne figurât le tablier ouvert aux dons du ciel de l'héroïne d'un conte de fée des frères Grimm, nommée « Frau Holle ». Marie la dorée, Goldmarie, dans la langue dans laquelle on me racontait l'histoire, avait été récompensée de son zèle par une pluie de pièces d'or tombant du ciel.

Cette histoire associait utilement ce prénom avec mon nom de famille, mais jetait un trouble dans mon esprit. En effet, à cause de la deuxième partie de cette histoire, ce prénom perdait le poids de son évidence. Il y avait là une deuxième Marie, paresseuse, revendicatrice, récompensée pour sa méchanceté par une pluie de poisson : Pechmarie, celle qui a de la malchance. Il y aurait donc des « Marie » bonnes et d'autres, mauvaises ? Se pourrait-il qu'il y eût des « Ève » auxquelles ne serait pas attachée l'odeur de soufre de l'enfer ? La vie d'abord, la psychanalyse ensuite, m'ont, depuis lors, apporté quelques éclaircissements sur ce sujet.

Il n'en reste pas moins qu'à l'instar de ce que raconte Manguel, mes premiers pas dans l'univers de l'écriture se sont faits grâce à une médiation double : la parole d'un tiers et un foisonnement imaginaire qui faisait vivre les lettres elles-mêmes de l'interprétation que l'enfant lui donne. Le peigne et le manteau ont mis quelque temps à disparaître de mon univers scriptural, plus précisément le temps d'accepter que ces lettres se retrouvaient au début d'un tas d'autres mots, des E et M sans aucun rapport avec des femmes qui se coiffent ou se couvrent. C'est arrivé à l'âge où beaucoup d'enfants se mettent à philosopher. Les parents ont quelquefois un peu de mal à suivre. Les questions les déroutent, les obligent à aborder des sujets auxquels ils n'ont pas forcément envie de réfléchir.

Combien de parents me parlent ainsi de l'inquiétude que leur inspire leur enfant de 5 ou 6 ans, parce qu'il se met brusquement à s'intéresser à la mort. En général, ils préfèrent éluder cette question. À l'heure actuelle, on parle plus facilement de sexe, pas forcément d'ailleurs avec la retenue qui convient à un jeune enfant. C'est plus simple et, au mieux, il y a des livres pour ça. Seulement, ce qu'ils ne comprennent pas, c'est que l'enfant leur parle de l'expérience intime qu'il fait de la question de la castration. Perdre l'illusion du E comme peigne, perdre l'illusion des lettres « boy » qui courent elles-mêmes est une jubilation dont la rançon est l'inquiétude ; car si le sens d'une chose n'est pas univoque, il peut donc se perdre. Si le savoir qu'on a ne donne plus de garantie absolue, que reste-t-il alors ? Sans doute, l'enfant ne posera pas la question de cette manière, mais il fait appel à nous pour tenter d'y répondre.

Pour l'enfant que j'étais, ces premières lettres qui prenaient sens étaient une victoire extraordinaire. J'étais la dernière d'une fratrie importante et voyais avec envie tous les autres lire et écrire, alors que moi-même j'étais encore condamnée à deviner les textes au-dessous des images ou à me les faire raconter. C'était jubila-

toire ; ces moments jalonnent notre vie entière, comme fruits d'un travail toujours à recommencer, et ont toujours la même structure : une jubilation et une angoisse.

Le père de Manguel était diplomate. Des déplacements fréquents forçaient le jeune garçon à se créer une permanence là où cela était possible : « Les livres m'offraient un foyer permanent, un foyer que je pouvais habiter exactement comme bon me semblait, à tout moment, si peu familière que fût la chambre où je devais dormir ou inintelligibles les voix à ma porte <sup>1</sup>. » Dans ce monde il était le roi, le livre s'adressait à lui dans un dialogue intime.

Être lecteur veut dire que nous occupons en tant que sujet une place par rapport à un monde que nous nous approprions. Être lecteur de notre monde nous procure ce sentiment de sécurité d'un point d'ancrage dans le réel. Nous savons d'expérience que ce rapport-là est à renouveler à chaque instant, mais l'enfant qui nous pose la question de la mort, lui, est seulement en train de le découvrir. Mon E-peigne n'est pas passé du jour au lendemain à un E à trois branches. Il a mis le temps d'un ajustement. Le temps d'un deuil. J'avais beau me battre contre tous ces adultes qui voulaient me prouver que le E n'était ni un râteau ni un peigne, un jour, il a fallu que je me rende à l'évidence. Ce qui reste de ce travail effectué, c'est la possibilité de réitérer l'opération sur un plan symbolique, sans avoir à passer par toutes les étapes entre l'opacité imaginaire et le fuyant du sens. La question que nous pose l'enfant s'adresse à nous en tant que sujet, par rapport à notre point d'insertion dans le réel. Et il a tôt fait de découvrir les limites.

Gilles Lapouge raconte ainsi à son tour un voyage qu'il fit en tant que petit garçon à bord de la voiture de ses parents, sur un strapontin qui tournait le dos au paysage qu'ils quittaient. À croire que le huis clos des voyages en voiture est particulièrement utile aux enfants. On lui avait promis une visite dans le désert et, en lieu et place du désert, tout ce qu'il pouvait voir était la ville d'Oran qui s'éloignait au fur et à mesure qu'ils avançaient. « J'aurais dû prendre cette incommodité à la rigolade mais j'étais extrêmement enfantin, extrêmement sérieux. J'ai considéré que pareil dispositif ne favorisait pas la découverte. [...] Par chance, j'avais croisé, quelques mois plus tôt, sans doute dans Jules Verne, le mot "destin" et ce mot m'avait charmé. Il faisait un bruit de cloche et de nuit.

---

1. Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, Actes Sud, 1998, p. 24.



Je l'ai tout de suite embauché. » Le voyage est long, fastidieux. L'ennui menace de s'installer. Même les rires finissent par se tarir. Pour ne pas faire de la peine aux autres, ils se mettent à inventer des mirages. Mais le doute s'insinue, vrai ou faux mirage ? Scrupuleux ou inventifs, les enfants se mettent à inventer l'illusion de mirage, le mirage redoublé. « À ce point une question effrayante et même philosophique se posait : et si l'illusion elle-même était une illusion ? Est-ce que cela voulait dire que le mirage, défini d'abord comme une illusion, exhaussé ensuite au rang d'illusion d'une illusion, se voyait retirer le peu de réalité qu'on croyait qu'il contenait ? Je m'égarais dans ces complications. Si j'avais connu le mot d'aporie, je crois bien que je l'aurais utilisé <sup>2</sup>. »

Merveilleuse capacité des mots à nous ancrer dans l'être et à nous décentrer de notre existence. Mais, non seulement l'objet ne donne aucune garantie, mais l'autre, l'interlocuteur, non plus. Ce qu'il promet ne se réalise pas forcément ou pas comme on a cru comprendre. Quelque chose résiste. Comment s'orienter dans un paysage à l'envers, comment s'orienter entre mirage et illusion de mirage, comment se repérer dans des prénoms qui semblent avoir d'autres connotations possibles que peigne et manteau, péché et pureté voilés, des connotations si loin d'un sens que l'autre semble détenir ? Peut-être justement par la création d'un monde à soi qui s'appuie, certes, sur celui de l'autre mais tout en l'excluant. L'angoisse apparaît lorsqu'on découvre que soi-même, en tant que sujet, on est exclu du monde qu'on s'est créé. Cette illusion de l'illusion, c'est la parole qui s'affranchit de nous-mêmes. D'où la question de la mort chez l'enfant de 5 ans. Mais comment lui faire comprendre que notre lot à nous tous est de n'être jamais dans le constitué ? Qu'un mirage en chasse un autre et que du sujet, il n'y en a qu'entre deux ? Et puisque l'autre qui nous le dit semble se tromper aussi, qu'est-ce qui donne une garantie de notre être ? En consultation, c'est avec des enfants que j'ai eu les échanges les plus impressionnants à ce sujet. Comme le dit Lapouge, ils sont « tellement enfantins, tellement sérieux ».

« Notre vue sur l'homme restera superficielle tant que nous ne remontons pas à cette origine, tant que nous ne retrouvons pas, sous le bruit des paroles, le silence primordial, tant que nous ne

---

2. Gilles Lapouge, *Besoin de mirages*, Le Seuil, 1999, p. 11-25.

décrivons pas le geste qui rompt ce silence. La parole est un geste et sa signification un monde <sup>3</sup>. »

Pour ma part, j'ai appris davantage sur la question de la tromperie de l'autre grâce à ma rencontre avec le français. En effet, dans la maison de mes parents, la langue parlée était un dialecte allemand. Mais, chose curieuse, par moments, le français s'y glissait, sans crier gare. Ce n'était pas le français qu'on parlait dans certaines familles bourgeoises de l'étranger au XIX<sup>e</sup> siècle. Cela ne se rattachait pas à ce fonds culturel qui se transmettait aux enfants. Je compris vite, au ton secret ou, au contraire, volontairement détaché, trop d'ailleurs pour faire naturel, qu'il devait s'agir de choses extrêmement importantes qu'on cherchait à nous dissimuler. Je désespérais. D'autant plus que lors de nos déplacements en voiture familiale, une énorme américaine pour contenir tous les rejetons en une fois, ma mère, pour canaliser toutes les énergies qui avaient tendance à exaspérer mon père au volant, nous apprenait des chansons en français. Mis à part quelques bribes qui voulaient bien céder, cette langue me résistait. C'était un tout qui me paraissait d'une seule pièce et que j'ânonnais consciencieusement en espérant lui faire rendre gorge à la longue. Mais c'est en me résistant que cette langue m'apprit au plus vite que l'autre cherche à sauvegarder une part de son opacité avec toute la mauvaise foi que lui accordait alors sa supériorité d'adulte. C'est ainsi qu'enfant, j'étais condamnée à devenir experte en sémiologie parentale, faute de pouvoir immédiatement pratiquer les coupures linguistiques nécessaires dans un idiome qui semblait obstinément vouloir rester d'une seule pièce. Je ne savais pas encore que c'est cette même langue qui allait devenir ma langue d'adoption culturelle. Les coupures ne se font jamais là où on croit. Ni les nouages, d'ailleurs.

L'intérêt pour les apories m'est resté. Les parcours du hasard et de la nécessité aidant, la rencontre avec Françoise Dolto a influencé de manière décisive mon travail de psychanalyste et m'a permis de m'engager dans les consultations avec les sémiologues les plus doués, à savoir les bébés. Je lui en suis reconnaissante. Néanmoins, je restais toujours sur ma faim lorsqu'il s'agissait de théoriser ce que j'étais en train d'engager avec les tout-petits. J'avais besoin d'autre chose. C'est chez Lacan que j'ai trouvé les éléments qui me permettaient de formaliser ce qui se passait. Le présent livre en est une synthèse.

---

3. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945, p. 214.

Françoise Dolto a su prendre appui le plus radicalement sur cette capacité de l'enfant à « travailler » la parole de l'autre et elle en a ébauché une théorisation dans le concept de l'« image inconsciente du corps ». Je l'ai relu à la lumière du séminaire sur l'identification de Jacques Lacan et je me le suis ainsi approprié comme un praticable dont je présenterai les nouages théoriques dans les chapitres suivants. Ce concept de l'« image inconsciente du corps » cerne quelques questions fondamentales autour de la notion de l'originaire. Il nous permet de repérer de quelle façon l'enfant se sert des moyens à sa disposition pour se faire entendre et pour pénétrer progressivement dans l'univers du langage. Nous verrons très vite que, dégagé d'une vision par trop génétique qu'une lecture un peu rapide des textes de Dolto peut induire, ce concept nous livre quelques secrets du registre imaginaire tel que Lacan l'a défini, mais que, par souci de rigueur et en réponse aux dérapages théoriques de son époque, il a toujours traité avec beaucoup de méfiance. Or, sans imaginaire, pas de pensée possible.

La présente recherche se veut « travail sur le texte », sous toutes ses formes, sur le texte originaire qui est la perception même, sur le dialogue avec le monde et l'autre dont nous naissons en tant que sujet, comme sur les accidents de cet échange singulier. Tour à tour lecteur puis auteur, nous entrons dans une dialectique qui se renouvelle sans cesse. Expérience conflictuelle s'il en est dans laquelle nous découvrons que la lecture du texte de notre vie dépend étroitement de la manière dont celui-ci est venu vers nous.

Deux approches seront traitées successivement. Dans un premier temps, je tente d'articuler un certain nombre de points théoriques avec la clinique des tout-petits pour faire apparaître les mécanismes de lecture et d'inscription du langage. Le premier et le second chapitre y sont consacrés. La deuxième partie de la recherche aborde les conflits qui résultent des différentes articulations possibles entre texte, auteur et lecteur, qui suivent étroitement les lignes de fracture que dessine notre rapport à la castration.

# 1

## L'enfant lecteur

LES BÉBÉS LISENT LE MONDE

*« Les pleurs de tristesse sont une chose très compliquée,  
une chose qui signifie que votre bébé a déjà gagné sa place dans le monde.  
Il n'est plus une écorce qui flotte sur les vagues.  
Il a déjà commencé à se sentir responsable de son environnement. »*

D.W. Winnicott <sup>1</sup>

Le lecteur lacanien a quelques difficultés à entrer dans la théorisation de Françoise Dolto, lui reprochant d'être très approximative, voire quelquefois un peu fantaisiste. Pour ceux qui sont habitués au style de Dolto, Lacan paraît trop abstrait, manquant de lien avec la clinique. Il n'est pas facile de trouver un biais qui soit opératoire. Le défaut de ces deux approches critiques réside dans la perspective adoptée. Or, tenter d'interroger la clinique des tout-petits avec les outils des deux permet de faire des découvertes tout à fait intéressantes. Certes, les approches respectives de Dolto et de

---

1. D.W. Winnicott, *L'enfant et sa famille*, Payot, p. 91.